

ment de demeurer dans *notre* monde. À mon avis, une bonne part du mal dans le monde et dans notre cœur doit s'expliquer précisément, comme notre humanité, par les exigences inéluctables de l'évolution.

Un gros livre, d'une qualité que nous ne rencontrons pas assez souvent au Québec, et dont la principale limite est probablement de constituer un gros défi pour une bonne partie de ses lecteurs. ■

Julien Harvey

Malicorne

Dans le prolongement de ses ouvrages antérieurs, surtout *Patience dans l'azur* (Seuil, 1981) et *L'heure de s'enivrer* (Seuil, 1986), Hubert Reeves poursuit son oeuvre de vulgarisation scientifique. Mais de façon plus accentuée encore que dans le livre précédent, le souci d'associer la science et l'esthétique, voire même la métaphysique dans le cas du présent livre, donne à l'exposé une saveur nouvelle.

Nous ne sommes pas ici en présence d'un livre écrit d'un seul jet, mais plutôt devant la lente reprise de notes et d'impressions enregistrées sur un long temps, puis remises en forme en vue de l'édition. Il en ressort une impression de décousu qui nuit au livre, mais lui confère aussi un charme discret. Au surplus, l'écriture se fait volontiers poétique ou bucolique ; les rappels personnels ne manquent pas, y compris ceux de la tendre enfance (p. 139-140). Livre d'observations et de confidences.

Rappelons que Malicorne est un village de Bourgogne, où Reeves mûrit ses rêveries de promeneur solitaire. Il observe la nature en astro-physicien, s'émerveille de la beauté du monde, d'un coucher de soleil, d'un vol de papillon et réfléchit sur l'aventure humaine.

La première partie (quatre chapitres) établit un rapport entre science et poésie, mais constitue en vérité une véritable épistémologie. Reeves rappelle la recherche, par les penseurs, d'un principe de base pour penser le monde. Ce principe est le nombre, fondement de la mathématique : « les mathématiques sont la vraie réalité » (p. 32). Mais comment s'établit le rapport du nombre et de l'esprit pensant : « il faut des nombres pour engendrer un nombrant, et il faut un nombrant pour concevoir des nombres »

(p. 48). En réalité, le paradoxe n'est jamais défait : « l'univers nous est intelligible parce que nous sommes intelligents, nous pourrions ajouter : nous sommes intelligents parce que l'univers est intelligible » (p. 83). L'intelligibilité dépasse la rationalité, ce qui permet de fonder la légitimité du discours poétique comme saisie globale du réel.

La deuxième section (trois chapitres) porte sur la relation entre science et liberté. Le rêve de la science dure serait de parvenir à déchiffrer un déterminisme absolu qui permettrait de prédire le futur de l'univers. Comment articuler le hasard et la nécessité ? Reeves réconcilie l'un et l'autre en rappelant les « théories du chaos ». Il explique le phénomène en ayant recours aux lois de la physique. Alors que les physiciens du siècle dernier avaient un regard assez sombre sur l'avenir du monde à cause de l'entropie qui, liée aux lois de la thermodynamique, laisse entrevoir la désorganisation inéluctable, Reeves reprend les théories reçues sur la mort thermique et le désordre maximal, mais affirme que nous pouvons maintenant dépasser ces impasses.

D'une part, l'univers est structuré comme un langage et va vers la construction d'une pyramide de complexité (p. 108-116). D'autre part, les équilibres sont stériles : parce que l'univers est en expansion, les déséquilibres surgissent et permettent la diversité. Il y a ainsi une flèche du temps. Une certaine représentation déterministe doit céder la place à une intégration du hasard et de la nécessité, de l'aléatoire qui, au lieu de la monotonie, produit du nouveau et de l'inattendu.

La troisième partie, intitulée « du point de vue du rayonnement fossile » (trois chapitres), prolonge la réflexion dans le domaine artistique et religieux. La création artistique est le prolongement, chez l'être humain, du jeu de la nature. « Nous découvrirons maintenant de surprenantes analogies entre l'activité de la nature et celle de l'artiste. Non seulement, les deux jouent aux mêmes jeux, mais ils y jouent pratiquement dans les mêmes conditions » (p. 143). Suit ensuite un chapitre sur la législation humaine, comme prolongement de la loi de la nature, permettant le passage du biologique au social et amorçant l'éthique.

Dans un dernier chapitre, l'auteur aborde la question de Dieu à partir des tensions entre science et religion. Il plaide pour l'autonomie des deux discours, alors que sa perspective sur les religions est principalement éthique (p. 171). Mais il conclut en reconnaissant au langage religieux une fonction symbolique : « comme la science et l'art, l'activité religieuse est une reconstruction du

monde » (p. 181). « Au loin, au-dessus des nappes de feuillages, je revois le clocher de l'église de Malicorne. Cette modeste architecture, même largement désaffectée, reste encore à nos yeux le symbole de ce que nous ressentons en profondeur devant l'insondable mystère de la réalité » (p. 184).

Voici un beau livre, nuancé, rafraîchissant, respectueux, qui fait des liens importants entre les « degrés du savoir ». La première partie m'a paru la plus riche, la seconde plus technique. La troisième partie, qui ouvre sur l'éthique et la métaphysique, est plus neuve, mais m'a semblé plus faible, moins documentée, moins articulée. Par exemple, l'avortement est abordé en cinq paragraphes : l'auteur affirme le caractère humain du fœtus, mais considère que c'est là un domaine où la tolérance s'impose comme un moindre mal (p. 164). Et la religion est davantage comprise comme principe éthique que comme recherche de sens. Par ailleurs, l'ouvrage démystifie la science comme savoir clos et réhabilite l'esthétique. De ce point de vue, il se situe bien dans le courant holistique et écologique actuel et permet d'éclairer la soif spirituelle de notre temps. ■

André Beauchamp

Les aventures de la liberté

J'étais prévenu. Au sens péjoratif du terme. Bernard-Henry Lévy est en effet le type même de l'intellectuel parisianiste : celui qui sent le vent, à l'affût d'une prochaine mode idéologique, et qui, un oeil à gauche, l'autre sur lui-même, et devant le même auditoire stupéfait, change de peau, de discours, et de bulletin-météo, la seule chose qui importe étant de garder le micro. Le Pouvoir.

Le bouquet, ou le toupet dans cette situation, est évidemment de jouer la modestie, en se traitant soi-même d'idiot ou de retardé à l'époque où l'on pensait ceci ou cela (donc autrefois...). Jeu risqué s'il se trouvait un petit malin dans la salle pour demander si l'orateur ne pourrait pas reporter au lendemain les idioties d'aujourd'hui...

BHL, l'homme de tous les Bouquets. Ou du Toupet.

Depuis *Les aventures de la liberté*, je dois malheureusement nuancer ce point de vue.

J'y vais par flash.

D'abord je me suis dit : quelle pas-